

La contagion secrète de la littérature

Humanité Quotidien
6 Janvier, 2005
CULTURE

Georges Bataille
Romans et récits
Préface de Denis Hollier.
Édition publiée sous la direction
de Jean-François Louette. Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». 1 408 pages, 57,50 euros.

Ouvrir le volume de la Pléiade consacré à Georges Bataille procure une étrange sensation. Moins que du malaise, plus que de l'inconfort. On aimerait bien échapper aux poncifs d'usage : Bataille en Pléiade, Bataille récupéré, momifié, aseptisé, ou alors irréductible, résistant au papier bible et à la reliure de veau, trop « sulfureux », le Bataille.

Et pourtant, une crainte (ou un lâche espoir) fait son chemin : et si cette entrée dans ce petit panthéon lui faisait perdre ce qui, au sens plein du terme, faisait sa virulence, son pouvoir de « contagion secrète » né de la semi-clandestinité de ses premières épiphanies littéraires ? Et si Bataille était devenu, au fil des années, plus de quarante ans après sa mort, dans une société où l'exhibitionnisme est la norme, un jalon, dépassé, dans l'histoire de la littérature « de second rayon » ? S'il était devenu, sans que nous en ayons pris garde, un écrivain comme les autres ? Et après tout, quel serait le plus souhaitable des destins : être inclus dans le canon des grands écrivains ou en être à jamais exclu ?

parutions clandestines

Lui-même était, on en prend plus aisément conscience dans cette édition, écartelé entre ces deux destins. La plupart de ces récits ont paru clandestinement, sous pseudonymes (Lord Auch, Pierre Angélique, Louis Trente, Dianus), ils ont été diffusés sous le manteau et, l'anonymat, pourtant de plus en plus fictif avec le temps, devait être préservé. Michel Surya rappelait il y a quelque temps qu'en 1951, dans une émission de radio, il refusait encore d'endosser clairement la paternité de l'*Histoire de l'oeil*, publié en 1928. À l'inverse, il était soucieux de l'édition du *Bleu du ciel* et surtout, en 1950, de l'élargissement de l'audience de *l'Abbé C*. Mais la clandestinité, ou à tout le moins le secret semble garder, en matière littéraire, une valeur indispensable, non seulement pour la réception, mais sans doute même pour la création de l'oeuvre. « Serait-elle littéraire, la communication de la subjectivité érotique s'adresse sur le mode confidentiel à celui qui l'accueille comme un possible personnel, isolément de la multitude », précise-t-il en 1950 dans la *Souveraineté*. Denis Hollier le rappelle dans sa préface, il poursuit en ajoutant : « Ce n'est pas à l'admiration, ce n'est pas au respect de tous qu'elle s'adresse, mais à cette contagion secrète qui jamais ne s'élève au-dessus des autres, qui ne se publie pas et n'appelle que le silence. » Il ne s'agit donc pas de l'hypocrisie d'un « fonctionnaire en cravate », comme aimait à le décrire amicalement André Masson, désireux de préserver une double vie, Légion d'honneur - il l'aura en 1952 - d'un côté, fange de l'autre. Au demeurant, ces années-là étaient celles de la censure, des procès, et de condamnations parfois fort lourdes. Georges Bataille lui-même témoignera en faveur de Jean-Jacques Pauvert, coupable d'éditer Sade, il prendra la direction d'un comité de défense de Henry Miller et écrira une « Lettre à messieurs les juges du tribunal correctionnel » de Nancy pour soutenir des libraires ayant mis en vente des livres de l'écrivain américain. L'essentiel est cependant, pour lui, la sauvegarde du pacte dissimulé qui garantit que l'auteur parle à chacun de ses lecteurs, ces chacuns fussent-ils innombrables : « Mon discours s'adresse secrètement à tous puisqu'il parle de l'amour, du rang et de la mort. »

Tout cela ne milite pas en faveur d'une véritable reconnaissance de Bataille écrivain. Ses essais, ses articles de revues, ses interventions, jusqu'à ses pamphlets se font à visage découvert. Tout se passe comme si l'auteur de la *Part maudite* et des *Larmes d'Éros* avait tout fait pour que son activité littéraire devienne elle-même la « part maudite » de son oeuvre. C'est ainsi que, de nos jours, on trouve beaucoup de laudateurs pour sa lucidité politique, sa pénétration philosophique, la fulgurance de ses intuitions sur le rôle du sacré dans la société, ses relations avec l'économie, la psychanalyse, et moins pour réfléchir sérieusement sur la place de la littérature dans la vie et la pensée de Georges Bataille. Là encore, il a lui-même adopté une attitude déroutante, dans deux textes tels que *La littérature est-elle utile ?* en 1944 et *Haine de la poésie* en 1947. Une polémique célèbre l'oppose à Sartre, qui, dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, voit en lui un « nouveau mystique ». Le malentendu est là, en fait. Sartre, analysant la modernité depuis Flaubert, met en lumière une stratégie qui tend à

systématiquement décevoir l'attente du lecteur par une négativité appliquée à chacun des ingrédients de la recette littéraire. La question, pour Bataille, est celle de la vie et de la communication : « Un peu plus, un peu moins, tout homme est suspendu aux " récits ", aux " romans " qui lui révèlent la vérité multiple de la vie. »

Révélatrice de vérité, la littérature ne se sépare pas de l'activité discursive, et Bataille passe sans transition de l'une à l'autre. Pourquoi, dès lors, présenter à part ces romans et récits ? Peut-être pour montrer que, à la différence des oeuvres théoriques aujourd'hui prises, irrémédiablement, dans le réseau des argumentaires, des sources, des réfutations, ils restent vierges de toute gangue, et, comme le disait Annie Le Brun de Sade, conservent la pureté des « blocs d'abîme ». Elle ne tient pas au fait que l'érotisme en est le matériau principal, mais en ceci que Bataille, à la différence des libertins classiques, sait le distinguer des « plaisirs de la chair », et comme Sade reconnaître en la volupté « la part de l'homme qui a franchi les bornes du possible ». Dans l'Alleluiah, il insiste : « La recherche du plaisir est lâche. Elle poursuit l'apaisement : le désir, au contraire, est avide de ne jamais être assouvi. » L'érotisme, sexualité de l'être doué de langage, est ce qui met l'être en question. Il implique le sens du sacré, ce qui précisément le distingue de la simple jouissance de consommateur, et en renforce les potentialités. La « subversion érotique » ne peut donc se concevoir sans transgression. C'est ce qui gêne beaucoup encore certains, qui voient dans le goût du sacrilège de Bataille une revanche d'ancien séminariste. C'est là que l'orgie et l'ordure prennent leur sens, et non dans un souci de provocation qui a existé mais qui s'est peu à peu transmué en attitude critique mise en contexte. La littérature n'a jamais cessé d'être, il le dira dès 1929, « un désir de modifier les rapports qui existent entre les hommes ».

« s'exprimer lourdement »

En ce sens, la littérature de Bataille est tout entière politique, et on comprend pourquoi, en 1935, il passe de la rédaction d'un essai sur le fascisme à celle du Bleu du ciel, pour revenir à Contre-attaque, la revue antifasciste qu'il anime. Avant la réunion de ces récits en Pléiade, les dates de parution, parfois très éloignées de celles de la rédaction (quinze ans pour le Bleu du ciel), avaient pour effet de gommer l'avancée du travail du romancier. La vue simultanée et dans leur chronologie des textes de fiction de Bataille, outre l'intérêt des informations apportées par l'apparat critique, a aussi l'avantage de donner à voir quel écrivain il était. Celui qui disait « s'exprimer lourdement » fait preuve d'un grand attachement à la qualité de son expression, non à la nouveauté formelle, mais à sa précision, à son exactitude, primordiale en des questions où l'on chemine entre le grivois et le précieux, tout aussi vulgaires et hors sujet. L'impact de ces textes est à ce prix. À la question des surréalistes « pourquoi écrivez-vous ? », il répondra : « J'écris pour être rejeté », employant parfois des variantes plus expressives : « expulsé », « être vomi » par ses semblables. Des semblables à qui il lègue des textes qui permettront d'éprouver qu'« une conscience sans scandale est une conscience aliénée ».

Alain Nicolas

À lire également chez Gallimard : Georges Bataille et Michel Leiris, *Échanges et correspondance*, collection « les Inédits de Doucet », 280 pages, 21 euros.

URL source: <http://www.humanite.fr/node/300584>